

INTRODUCTION

Thomas Hardy occupe une place ambiguë dans la littérature anglaise. Son œuvre romanesque lui valut à son époque d'un côté un incontestable succès auprès du public et même les honneurs officiels vers la fin de sa vie¹, de l'autre la circonspection, le mépris du monde littéraire et artistique, voire l'hostilité de certains milieux d'influence, comme le souligne Raymond Williams². Maints ouvrages de référence le reléguèrent à une place subalterne et même ceux qui le louèrent le firent souvent d'une manière réductrice, ce qui eut pour résultat de le marginaliser encore davantage. Ainsi on se contenta longtemps de le présenter comme un romancier régionaliste³. Vingt ans après sa mort, la situation n'avait guère évolué. Dans *The Great Tradition*, Leavis contesta la valeur de son œuvre de fiction et la rejeta hors du « canon » littéraire⁴. Nombreux sont ceux qui ont comparé Thomas Hardy, annaliste du monde rural, à George Eliot, mettant en parallèle leur réalisme empreint d'humanisme. Toutefois, la comparaison s'est généralement faite au détriment du premier. On lui a précisément reproché de multiples entorses au réalisme, avec l'artificialité et l'invraisemblance des personnages et des situations, et surtout son goût immodéré pour un « pessimisme à la mode⁵ ».

1. En 1910 il reçut l'Ordre du Mérite. L'université de Cambridge octroya à cet autodidacte une chaire honoraire de littérature en 1913 et Oxford suivit cet exemple en 1920. À sa mort, en 1928, ses cendres furent déposées au *Poets' Corner* à l'Abbaye de Westminster.

2. Raymond WILLIAMS, *The English Novel. From Dickens to Lawrence*, London, Chatto & Windus, 1970, p. 119 : « Of all nineteenth-century novelists Hardy was the most bitterly received, in his important work, by the English establishment. »

3. « the incomparable chronicler of Wessex », « the last voice of an old rural civilization » (*ibid.*, p. 97).

4. F. R. LEAVIS, *The Great Tradition* (1948), London, Chatto & Windus, 1962, p. 22-23.

5. L'expression « fashionable pessimism » est de R. H. HUTTON : article de 1886 sur *The Mayor of Casterbridge*, R. G. COX (ed.), *Thomas Hardy. The Critical Heritage*, London, Routledge and Kegan Paul, 1970, p. 138.

Les réserves formulées sont d'ordre autant idéologique qu'esthétique. Comme souvent, les deux se rejoignent. Peter Widdowson explique comment l'establishment en général et la critique en particulier ont créé un mythe « Thomas Hardy⁶ ». Les codes et les valeurs de référence étaient alors pour l'essentiel l'humano-libéralisme et le réalisme. C'est à l'aune de cette norme idéologique et de cette convention esthétique que l'on a remodelé ou jugé l'écrivain. Toutes les infractions aux prescriptions esthético-idéologiques étaient perçues comme autant de défauts et de motifs d'exclusion de la grande tradition littéraire. L'esthétique rejoint l'idéologie dans le rôle assigné à la littérature en général et au roman en particulier. Terry Eagleton met en lumière le caractère foncièrement idéologique de la littérature et notamment la fonction de contrôle que d'aucuns lui ont confiée alors que l'impact des Églises allait déclinant et que le pouvoir politique pouvait sembler impuissant. Une des missions de la littérature et surtout du roman, genre le plus populaire, était de maintenir la cohésion sociale, de sauvegarder sinon de conforter les valeurs dominantes⁷.

Dans cette perspective, l'œuvre de Thomas Hardy devient embarrassante parce que difficilement classable et pour le moins provocatrice. La surface du texte humano-réaliste est sans cesse troublée par une vision expressionniste et une critique sociale qui remettent en cause les conventions morales et artistiques victoriennes. L'écrivain a d'ailleurs rencontré les plus grandes difficultés pour faire publier ses romans et nouvelles, en particulier quand ses éditeurs étaient des magazines à fort tirage destinés à un public familial. Ainsi *Murray's Magazine* refusa la publication de *Tess of the d'Urbervilles* prétextant un traitement libre et brutal du mariage et des relations sexuelles⁸. Ce n'est qu'après de nombreuses modifications et suppressions que le roman se verra offert au public sous la forme de feuilletons dans le *Graphic*. Même publiés dans leur version expurgée, les romans, les derniers notamment, recevront souvent un accueil négatif, voire hostile, des critiques et des mouvements d'opinion. À travers des personnages exclus, des classes sociales

6. Peter WIDDOWSON, *Hardy in History. A Study in Literary Sociology*, London and New York, Routledge, 1989, p. 11-76.

7. Terry EAGLETON (*Literary Theory. An Introduction* (1983), Oxford, Blackwell, 1994, p. 23) cite un extrait édifiant de la conférence inaugurale de George Gordon, Professeur de littérature anglaise à l'université d'Oxford, s'exprimant ainsi au début du xx^e siècle : « England is sick, and [...] English literature must save it. The Churches (as I understand) having failed, and social remedies being slow, English literature has now a triple function : still, I suppose, to delight and instruct us, but also, and above all, to save our souls and heal the State. » Eagleton emprunte cette citation à Chris Baldick (*The Social Mission of English Studies*, D. Phil thesis, Oxford, 1981, p. 156).

8. Norman PAGE, *Thomas Hardy* (1977), London, Routledge & Kegan Paul, 1981, p. 15.

figées, des conventions et des institutions froides et rigides servant une minorité, l'auteur attire l'attention sur l'artificialité et l'inhumanité d'un système. Par les invraisemblances, la qualité mélodramatique de certaines scènes, l'aspect caricatural de maints personnages, en laissant paraître les dessous de l'écriture romanesque, il met en évidence le côté factice des normes esthétiques et socioculturelles, d'où son caractère éminemment subversif.

Au milieu du XIX^e siècle, le libéralisme et la théorie de l'évolution règnent en maîtres. John Stuart Mill se présente en défenseur d'un libéralisme où l'individu doit compter sur ses qualités morales et intellectuelles pour s'intégrer dans la société et le philosophe se dit partisan du « laisser-faire » en matière économique et sociale. Les théoriciens de l'évolution, Darwin en tête, soutiennent cette approche. Il s'agit pour l'homme de découvrir les lois de l'évolution, non de les changer⁹. On peut dire que l'œuvre de George Eliot, par exemple, comme celle de beaucoup d'auteurs réalistes victoriens, s'inscrit dans cette tendance, même si elle tempère cette vision du monde en prônant implicitement certaines réformes sociales et en mettant l'accent sur la nécessaire compassion humaine. Elle critique les excès de la société mais sans en contester les fondements. Humano-libéralisme et réalisme sont saufs : l'homme peut, par son jugement, la connaissance de soi et les moyens qui lui sont offerts, affronter les obstacles de l'existence et trouver sa place au sein de la société ; l'ordre, perturbé le temps des péripéties d'un roman, est restauré à la fin. Quant à l'illusion réaliste, elle est maintenue par une dissimulation des stratégies fictionnelles¹⁰. La critique de la société victorienne effectuée par Hardy semble, en revanche, plus fondamentale. Tout en évoluant dans un cadre classique, il le subvertit. Loin de trouver dans la société les moyens d'une réalisation de soi, le sujet hardyen est confronté à l'absurdité du monde hostile qui l'entoure, où il se sent étranger et où il risque de devenir étranger à lui-même. Le monde peint par Hardy ne conduit pas à la libération de l'homme mais à son aliénation. Ce thème, qui se trouve au centre de l'univers du romancier, au centre de sa vision sociale, métaphysique, et de son expression artistique, nous invite à une relecture de sa fiction.

Écrire sur Thomas Hardy relève d'une double gageure. La première difficulté concerne le corpus de l'écrivain. Hardy fut un romancier prolifique ; il ne publia pas moins de quatorze romans et quatre recueils de nouvelles. Nous avons décidé de nous concentrer sur les « Romans de caractère et d'environnement¹¹ ». Ce choix

9. H. C. G. MATTHEW, « The Liberal Age (1851-1914) », Kenneth O. MORGAN (ed.), *The Oxford History of Britain* (1988), Oxford University Press, 1990, p. 522-523.

10. Peter WIDDOWSON, *op. cit.*, p. 74.

11. Il n'existe pas à ce jour de traduction française « officielle » du titre « Novels of Character and Environment ». Aussi adoptons-nous celle-ci, en sachant bien qu'elle ne lui rend pas complète-

présente plusieurs avantages. Les récits considérés appartiennent tout d'abord à un cycle cohérent, délimité par Hardy lui-même dans la *Wessex Edition* de 1912, qui comprend l'ensemble des œuvres de fiction dans la version définitive souhaitée par l'auteur. Les romans et nouvelles¹² possèdent en effet une unité thématique, au centre de laquelle apparaît nettement la dualité caractère/environnement, essentielle dans la problématique de l'aliénation. En outre, le cycle fictionnel regroupe les romans dits « majeurs », où Hardy développe sans doute les aspects les plus divers et les plus profonds de sa vision et de sa technique. Enfin, ce corpus nous offre la possibilité de nous pencher sur des nouvelles longtemps négligées par la critique et qui, avec une grande économie de moyens liée au genre, permet à l'auteur de traiter de certains sujets plus librement que dans les romans. La somme impressionnante des recherches sur le romancier semble par ailleurs intimidante. Son œuvre de fiction a suscité un regain d'intérêt à partir des années 1970, avec les apports aussi bien du post-structuralisme, de la psychanalyse, de la sociocritique que des études féministes. Les différentes études de l'œuvre ne manquent pas d'aborder le thème de l'aliénation, sans toutefois le traiter pour lui-même et en essayant parfois même de le dépasser, de le subsumer. Nous nous proposons non seulement d'étudier le caractère central de l'aliénation dans la fiction hardyenne mais encore de souligner son caractère irréductible, de mettre en perspective et en relation ses différentes manifestations et d'établir, en particulier, un parallèle entre les niveaux intra- et extradiégétiques. L'occasion nous sera alors donnée de nous pencher sur la réception de l'œuvre, aspect encore fort peu traité par la critique.

La notion d'aliénation souffre d'une « surcharge sémantique » et d'une « ambiguïté proliférante¹³ », d'où la nécessité d'en définir les limites. Le mot prend un double sens, actif et passif. Le sens actif est de nature juridique et politique : il s'agit pour une personne de céder à une autre personne un droit de propriété par transaction ou marché¹⁴, ou son droit de se gouverner à une autre personne ou à une assemblée, avec la théorie du Contrat chez Hobbes puis Rousseau¹⁵. Mais c'est

ment justice, en particulier pour le mot *character* (personnage et caractère).

12. L'appellation des récits courts, ceux de Hardy comme ceux d'autres auteurs, pose une réelle difficulté terminologique : s'agit-il de nouvelles, de contes, de *novellas*? Dans le titre de son ouvrage sur ces récits, Kristin Brady (*The Short Stories of Thomas Hardy – Tales of Past and Present*, London, Macmillan, 1982) inscrit à la fois « short stories » et « tales ». Par commodité, nous choisissons le terme « nouvelle ».
13. Paul RICŒUR, « Aliénation », *Encyclopædia Universalis*, vol. 1, Paris, 1994, p. 825.
14. André JACOB, *Encyclopédie philosophique universelle*, Paris, Presses Universitaires de France, 1992, p. 62-63.
15. Paul RICŒUR, *art. cit.*, p. 826-827.

surtout dans sa signification passive, analysée originellement par Hegel et Marx¹⁶, que le terme sera considéré. Au lieu d'une aliénation contractuelle éventuellement positive, il s'agit d'une perte identitaire, d'un dessaisissement de soi au profit d'une personne étrangère, de la société ou d'une instance extérieure quelle qu'elle soit. L'homme devient étranger dans son milieu, voire étranger à lui-même. D'autre part, les forces d'aliénation peuvent être extérieures ou intérieures à l'homme. Il y a toujours cette double perspective que l'on retrouve dans le titre du cycle romanesque : les « Romans de *caractère* et d'*environnement* ». Au-delà des dimensions objectives du processus, directement observables, il existe des dimensions subjectives : le sujet peut vivre l'aliénation en éprouvant un profond sentiment d'impuissance et d'isolement qui renforce le phénomène¹⁷. Par ailleurs, il paraît difficile d'évoquer le thème dans l'absolu. Parler d'aliénation revient toujours, de façon consciente ou inconsciente, à postuler son contraire, c'est-à-dire la liberté, l'accomplissement de l'homme. Celui-ci suppose la satisfaction de besoins essentiels. Dans *The Sane Society*, Erich Fromm en distingue cinq : l'enracinement stable dans son environnement, l'établissement de rapports sociaux équilibrés avec autrui, la capacité de donner un sens au monde et à l'existence, la nécessité d'acquiescer une identité propre et le besoin d'avoir une activité créatrice¹⁸. Le sujet hardyen rencontre les plus grandes difficultés à les assouvir.

Pour ce qui est du mot « figure », nous avons choisi de l'inscrire dans le titre de notre étude en raison de son rayonnement sémantique et de sa valeur opératoire. Selon le *Litttré*, le mot renvoie, entre autres, à la forme extérieure d'un corps, au visage de l'homme, à l'apparence, à la représentation de certains objets, de personnages dans un tableau. C'est aussi un terme d'architecture, de danse, d'escrime, d'arithmétique, de musique ou encore de rhétorique. La figure traduit bien la représentation comme forme et comme expression et la déclinaison de ses acceptions suivra les modes de manifestation de l'aliénation dans les romans et nouvelles.

Nous aborderons ceux-ci sans exclusive méthodologique a priori, avec pour seul souci d'essayer de proposer *une* lecture à la lumière du thème choisi. Le concept d'aliénation et le titre du corpus envisagé renvoient tous deux à des notions de sujet et d'espace. Notre perspective sera donc double, à la fois ontologique et spatiale. Le thème étudié se trouve en outre à la confluence de la philosophie, de la sociologie, de la psychanalyse et des théories de la représentation et de la réception de l'œuvre

16. *Ibid.*, p. 828-829.

17. Joachim ISRAËL, *L'aliénation de Marx à la sociologie contemporaine*, traduit de l'anglais par Nello Zagnoli, Paris, éditions Anthropos, 1972, p. 19.

18. Erich FROMM, *The Sane Society* (1956), London, Routledge, 1991, p. 22-66.

d'art. Nous y puiserons nos outils critiques en passant toujours au préalable par des macro- et microanalyses textuelles. Enfin, nous essaierons de replacer l'œuvre dans son contexte, dans la tradition littéraire, dans le lieu et le moment de sa création, et, quand cela s'avèrera nécessaire, nous rappellerons les conditions de sa publication.

Le sujet et l'espace dans lequel il évolue sont à l'évidence intrinsèquement liés. L'aliénation du premier résulte autant de son caractère que de son environnement et de leurs interactions. Cependant, pour des raisons de clarté, nous préférons séparer forces extérieures et forces intérieures, en montrant comment celles-ci aggravent encore celles-là. Les deux premières parties de notre étude viseront donc à analyser les forces d'aliénation extérieures au sujet. Nous montrerons dans une première partie combien les personnages souffrent d'une étrangeté au monde. Ils sont exclus par deux mouvements contradictoires mais complémentaires, rejet lié aux évolutions de la société et ostracisme dû à des conservatismes. Ils sont par ailleurs condamnés à l'errance, au déracinement et à l'isolement dans un univers où les liens sociaux et familiaux se délitent et où la communication devient problématique. Notre deuxième partie soulignera le risque d'une aliénation encore plus grande que l'homme court en devenant étranger à lui-même, en perdant son identité de sujet. S'il se croit le jouet d'une fatalité malveillante, il semble davantage la victime de son insignifiance cosmique et de l'absence de Providence. Il cesse alors d'être le centre d'un monde à sa mesure. Dans les relations socioéconomiques et ses rapports avec autrui, il tend d'autre part à perdre son statut de sujet : le travail, l'idéologie, l'amour, le regard de l'autre risquent à tout moment de l'asservir ou de le chosifier. Toutefois, ce sera l'objet de la troisième partie, les racines de l'aliénation du héros sont à chercher autant en lui-même que dans un environnement extérieur. L'autonomie de l'homme semble menacée par ses propres pulsions qui font vaciller sa volonté et sa raison. Peut-on encore parler de sujet unitaire quand celui-ci se fragmente dans des clivages du corps et de l'esprit et des identifications narcissiques ? Le héros n'est-il pas non plus tenté par des comportements de fuite dans un monde frustrant et angoissant ? Enfin, la quatrième et dernière partie tentera de voir dans quelle mesure les manifestations diégétiques de l'aliénation ne s'observent pas également sur le plan de la narration. Le narrateur et le lecteur peuvent-ils se prévaloir d'une position privilégiée par rapport aux personnages du récit ? La représentation peut-elle encore prétendre à l'unité et à la transparence ? Nous étudierons principalement les divisions de la voix narrative – partagée entre le discours de l'interdit, de l'ordre et du vraisemblable et le discours carnavalesque de la transgression et de l'hétérogénéité – et la mise à nu des rouages de la fiction, de ses artifices et de ses apories. Cette aliénation de la représentation par elle-même n'induit-elle pas alors une consommation différente de l'œuvre littéraire ?